

Les origines de l'arme cuirassée

Autor(en): **Bauer, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **90 (1945)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342259>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les origines de l'arme cuirassée

Nous avons le privilège de présenter à nos lecteurs quelques-uns des excellents chapitres de l'ouvrage « Les origines de l'arme cuirassée » que se propose d'éditer le major Eddy Bauer. Nous sommes persuadés qu'ils intéresseront vivement nos lecteurs (*Réd.*).

L'article que l'on trouvera ci-dessous va chercher jusque dans l'antiquité les premières origines des armements blindés, dont l'apparition sur le plan stratégique de la guerre a renversé les anciens cadres des opérations traditionnelles. Dans cette étude que nous avons conduite jusqu'à l'armistice du 11 novembre 1918, sommes-nous remontés trop haut dans l'histoire ? On pourrait soutenir que depuis qu'il y a des hommes qui se battent, ils se sont trouvés en face des mêmes missions auxquelles ils ont cherché des solutions satisfaisantes, en intégrant les possibilités techniques de leur époque. C'est ce que le brigadier-général Fuller, que l'on a si justement surnommé en Angleterre « le père spirituel des tanks » exprimait si bien quand il écrivait : « la vieille cavalerie a vécu, mais sa mission demeure », et c'est ce que confirmait son digne émule, le général Estienne, au lendemain de la première guerre mondiale.

Le char d'assaut de l'année 1914, quelles que soient la puissance de sa cuirasse et l'efficacité de son armement, constitue-t-il le dernier terme de l'évolution des armements ? L'Histoire est là pour s'opposer à cette prétention. Elle montre la grandeur et la décadence de la chevalerie devant l'arme à feu, comme les derniers événements de cette présente guerre, en raison de la réaction défensive des combattants, font apparaître

l'impuissance, tout au moins relative, des engins blindés, à résoudre à eux tout seuls, tous les problèmes du champ de bataille. La seule différence entre ces deux cycles d'une évolution nécessaire, c'est que le second n'a pas mis plus de quatre ans pour se refermer, alors que la cavalerie cuirassée du moyen âge avait mis quatre siècles et plus pour confesser son impuissance. Aussi bien, la présente étude historique n'est-elle pas totalement dépourvue de toute utilité, car elle cherche à distinguer aussi clairement que possible les principes toujours actuels des réalisations techniques, toujours soumises à l'évolution. La défaite, en effet, sanctionne le plus souvent la confusion de ces deux notions, soit que la tactique fasse fi de la technique, soit, au contraire, que la guerre apparaisse à ceux qui la conduisent, comme une pure et simple extrapolation de la puissance industrielle.

I. RAPPELS HISTORIQUES.

L'emploi de véhicules capables de rompre les formations de l'infanterie, et, la rupture obtenue, d'exploiter rapidement le succès, remonte à la plus haute antiquité. Egyptiens, Hittites, Assyriens, Mèdes et Perses, Hébreux de l'Ancien Testament, Hellènes et Troyens de l'Iliade, disposent de centaines de chars de combat, engins légers, parfois recouverts de plaques métalliques, et traînés ordinairement par une paire de chevaux. Deux hommes y prennent place, debout : un cocher et un archer ou lancier. Darius l'Ancien imagina de munir ces chars de faux allongées horizontalement et prolongeant les essieux ; ils en portaient d'autres, fixées sous la caisse et disposées obliquement, de façon à hacher l'homme qui eût été renversé par les chevaux. A la bataille de Cunaxa (401 avant Jésus-Christ) qui opposa le roi des Perses Artaxerxès à son frère Cyrus le Jeune, le prétendant disposait d'une vingtaine de ces engins contre cent cinquante à son rival.

Ils ne jouèrent, quant au reste, aucun rôle au cours de

cette bataille. Les hoplites de Sparte et d'Athènes, depuis des générations, avaient appris à se couvrir contre leurs charges par de véritables obstacles antichars (chausse-trapes ou tétraèdes). Leurs cuirasses leur offraient une protection suffisante contre les traits ou les javelines, le plus souvent mal dirigés, de leurs ennemis, tandis qu'ils s'ingénient à blesser ou à affoler les chevaux. Au pis, ils ouvrent leurs formations, les chars tourbillonnent donc sur le champ de bataille. Incapables d'en découdre au combat rapproché, faute d'un armement offensif et défensif équivalent à celui de leurs ennemis, ils sont incapables de conserver le terrain. A la bataille de Cunaxa, mentionnée plus haut, Xénophon vit les chars d'Artaxerxès traversant les rangs helléniques, mais vidés de leurs équipages ; d'autres refluèrent au milieu des Perses. Le tout pour le prix de deux blessés grecs, sur 10 900 Grecs engagés.

Avec le blindage léger que lui a donné la nature, et la capacité d'écrasement de ses trois tonnes de poids moyen, l'éléphant constitue un véritable petit char léger, capable de soutenir assez longtemps l'allure d'un cheval au galop. Les Macédoniens d'Alexandre le Grand en capturèrent quinze, sans doute importés des Indes, sur le champ de bataille d'Arbelles qui vit la défaite décisive du dernier Darius. Les successeurs du souverain de Macédoine qui se partagèrent son immense empire, eurent tous, dans leurs armées, leurs formations d'éléphants. Le roi Séleucus en conduisit 500 contre son rival Antigone à la bataille d'Ipsus (301 avant Jésus-Christ). Lors de la bataille de Raphia (217 avant Jésus-Christ) les 200 éléphants indiens d'Antiochus le Grand, n'eurent aucune peine à défaire les 73 pachydermes africains de Ptolémée Philopator, moins bien dressés, et leur désastre provoqua la déroute du roi d'Égypte et de ses armées. En 280, l'apparition par surprise dans la plaine d'Héraclée, de 20 animaux de combat découplés par Pyrrhus, lors de sa campagne d'Italie, fit sur les légions romaines le même effet que celle du char sur les Allemands, le 18 septembre 1916. D'après les historiens de

l'antiquité, les éléphants de guerre formaient des phalanges de 64 bêtes, chargeant en carré. Ils portaient chacun une tour où prenaient place quatre ou six guerriers. Parfois l'on adaptait à leurs défenses des pointes métalliques, et l'on ajustait sur leurs flancs des tabliers de cuir, garnis de plaques.

Mais si l'animal est combattif, il est aussi accessible à la peur, et, dès l'époque de Pyrrhus, les Romains surent mettre à profit cette particularité. En vain Hannibal fit-il passer le Mont-Genèvre à 37 de ces pachydermes, dont huit seulement survécurent à un hivernage dans l'Apennin, pour participer ultérieurement à la bataille de la Trébie, les éléphants carthaginois succombèrent définitivement à la bataille de Zama. Au moment où ils se préparaient à charger, toutes les trompettes de Scipion l'Africain sonnèrent ensemble, et ces lourdes bêtes épouvantées par ce charivari insolite, se jetèrent dans les rangs des vétérans d'Hannibal et les foulèrent aux pieds. Les cavaliers numides de Massinissa n'eurent plus qu'à exploiter cette trouée. L'éléphant disparaît ainsi de la scène européenne, néanmoins Rome, toujours prudente, dans le traité qu'elle imposa à sa rivale punique, fit insérer une clause par laquelle Carthage s'interdisait de posséder et d'entraîner de semblables animaux. Antiochus le Grand, pareillement vaincu par Paul-Emile, dut souscrire à la même exigence, où l'on trouvera comme un lointain ancêtre de cet article du traité de Versailles qui interdisait au Reich de construire des chars d'assaut, et de posséder, dans sa *Reichswehr*, aucune formation cuirassée.

A côté des chars et de l'éléphant de guerre, il y a lieu de mentionner la cavalerie cuirassée, à titre d'arme de rupture. Ni les Grecs, ni les Romains, mauvais cavaliers les uns et les autres, ne l'ont connue. Mais, dans l'armée perse, à côté de la cavalerie légère, destinée à chicaner l'ennemi, un bon historien hellénique comme Xénophon nous a décrit les ancêtres des cuirassiers et des carabiniers du Grand Empereur. Ce sont, à la bataille de Cunaxa, ces 600 cavaliers d'élite qui entouraient Cyrus le Jeune, et qui portaient tous la cuirasse, le casque et

les cuissards, tandis que leurs montures étaient protégées par des chanfreins et des poitrails garnis de plaques métalliques. Dans les rangs de l'autre parti, les cavaliers lourds, conduits par le satrape Tissapherne, se distinguaient à leurs cuirasses blanches. Et loin de tourner bride avant l'abordage, comme cela se passait ordinairement, dans les combats de la cavalerie légère antique, les escadrons des deux frères ennemis s'abordèrent de si près que le Grand Roi fut blessé d'un coup d'épée à la poitrine, et que Cyrus, frappé en pleine figure, fut désarçonné et achevé à terre avec huit de ses compagnons.

Les cuirassiers perses survécurent, après la conquête macédonienne, chez les Parthes qui succédèrent à la dynastie de Darius. Quand on songe aux Parthes et aux guerres qu'ils soutinrent contre les Romains, on se représente communément des essaims de cavaliers légèrement armés, criblant leurs ennemis de flèches et de javelines, au cours d'incessants combats de guérilla. Ces chevaux-légers, si l'on ose dire, ont bel et bien existé dans les armées des Arsacides, mais on ne saurait oublier qu'au témoignage des historiens antiques, le triumvir Crassus, à la bataille de Carrhes (53 avant Jésus-Christ) vit ses légions enfoncées par une irrésistible charge de cavaliers lourds, exploitant opportunément le désordre créé dans l'ordre sacré, traditionnel aux Romains, par ce tir incessant des archers montés. Les Barbares des Invasions, et, particulièrement, les Sarmates et les Vandales, eurent aussi leurs cuirassiers que nous ont représentés certains monuments antiques, couverts de pied en cap d'une cote de mailles, ou revêtus de combinaisons de cuir, sur lesquelles se trouvaient cousues des plaques de métal, s'imbriquant comme des écailles de poisson ; le cheval jouissait d'une pareille protection. Les Perses sassanides tirèrent un grand parti de l'arme blindée, originaire d'Iran ou d'Asie centrale, et les empereurs de Rome et de Byzance ne trouvèrent rien d'autre pour lutter contre elle, que de l'adopter dans leurs armées ; ce sont ces escadrons de cataphractaires, bien souvent mentionnés par les historiens du Bas-Empire.

L'invention asiatique de l'étrier qui gagne l'occident au VIII^e siècle, donne au cavalier l'assiette qui lui manquait précédemment, et lui permet de charger en ordre serré, la lance sous le bras, transformant ainsi son arme de jet incertaine et peu efficace, en une arme de choc autrement redoutable. Aux innombrables cavaliers arabes et berbères qui envahissent l'Occident, les Carolingiens opposent les escadrons lourds qu'ils se sont créés en cette occasion, et d'où sortiront, au bout de quelques générations, la chevalerie et le régime féodal.

Charlemagne se préoccupait-il d'instituer et d'entretenir une charrerie dans son armée ? A l'appui de cette hypothèse, on pourrait être tenté d'avancer les titres 30 et 64 du célèbre capitulaire qu'on lui attribue et qui règle l'organisation et l'exploitation des domaines impériaux. Il y est prescrit, en effet, aux intendants des villas impériales, d'entretenir soigneusement les chars nommés basternes, dont les ouvertures doivent être revêtues de pièces de cuir, leur permettant de passer les rivières, sans subir aucune rentrée d'eau. Mais si l'on considère que ces véhicules sont chargés de 12 muids de froment et de pareille quantité de vin, on ne saurait leur assigner aucune mission de guerre. L'arc, le carquois, la lance et l'écu qui doivent encore y prendre place, ne paraissent donc affectés qu'à la seule défense des convois.

L'arme cuirassée rencontre son apogée au moyen âge jusqu'au moment où elle se trouve mise en défaut par les moyens tactiques et techniques supérieurs que lui opposent les archers anglais de la guerre de Cent Ans et les piquiers suisses de notre période héroïque. En vain cherche-t-on à augmenter la protection du chevalier et de son destrier, la puissance du moteur animal ne pouvant pas recevoir un développement parallèle, il s'ensuit que l'arme à feu détrône définitivement la chevalerie qui sacrifie la mobilité à une illusion de puissance. Ceci ne veut pas dire, quant au reste, que la cavalerie lourde disparaisse du champ de bataille, mais elle ne saurait plus désormais intervenir dans le combat que moyennant certaines con-

ditions et en collaboration avec d'autres armes. Les chefs qui, par jactance ou par ignorance, méconnaissent ces principes, se voient durement rappelés à la réalité. Tels Philippe VI, à Crécy (1346), Jean le Bon, à Poitiers (1356), Charles le Téméraire, à Grandson et Poitiers (1476), François I^{er} à Pavie (1525). Par contre, en tant que moyen de rupture et d'exploitation, les escadrons cuirassés du moyen âge ou même de la Renaissance, dès que l'infanterie adverse se trouve disjointe dans son ordre serré, ou moralement ébranlée par le tir des arbalètes et des arquebuses, trouvent encore leur emploi.

A Poitiers, le Prince Noir, à Azincourt (1415), le roi d'Angleterre, Henry V, à Marignan, le même François I^{er}, surent à point nommé découpler leur chevalerie et s'arroger la victoire. Quant aux chars de guerre, signalons une de leurs dernières apparitions sur la colline de Laupen, dans les rangs des Bernois et de leurs alliés.

Dans la lutte contre la fortification permanente, le moyen âge a aussi connu de grossières ébauches d'engins cuirassés. Ce sont ces « truies », ces « chats » ou autres appareils désignés par des noms d'animaux, dans les chroniques, que les assiégeants poussaient contre les murailles adverses pour les attaquer de près, au bélier ou à la mine. Ces lourdes machines se déplaçaient sur roulettes ou sur rouleaux, et la protection des hommes affectés à la manœuvre du bélier ou au creusage des galeries, était assurée par des planches, revêtues de cuir ou de plaques métalliques. Les Bernois conduisirent un pareil engin devant les remparts du Landeron en 1325, sans plus de succès que Jean le Bon, en 1346, lors du siège d'Aiguillon, en Gascogne. Chats et truies disparurent devant la bombarde et la poudre à canon qui, dès l'année 1375, affirment leur toute puissance en réduisant à merci le terrible château de Saint-Sauveur-le-Vicomte, cauchemar des Normands du XIV^e siècle.

* * *

On en vient ainsi à la période moderne inaugurée par les réformes militaires de Louvois. Somme toute, dès lors, malgré

le perfectionnement des armes, les termes du problème demeurent identiques à eux-mêmes, jusqu'à cette matinée historique du mois de septembre 1916 qui, sur le champ de bataille de la Somme, vit la première apparition de l'engin chenillé. La cavalerie lourde recule de plus en plus devant le progrès de l'arme à feu, comme le montrent les exemples onéreux de la Moskava, de Waterloo ou de Reichshoffen. A défaut de missions de rupture auxquelles on a renoncé, on lui confiera encore des tâches d'exploitation, en vue desquelles lui manquent, tout à la fois, et la robustesse et la mobilité. En octobre 1914, les divisions de cavalerie du général Joffre, sans baïonnettes et sans outils de pionniers, déçoivent les espoirs que fondaient sur elles le G. Q. G. de Chantilly, lors de la course à la mer. Mais ces espoirs reposaient-ils sur une appréciation raisonnable de leurs possibilités ? Quoi qu'il en soit, on relèvera le chant du cygne de l'arme montée dans l'admirable raid de la division Jouinot-Gambetta qui porta le coup de grâce à la résistance bulgare, fin septembre 1918, après la rupture du Dobropolié.

Ce n'est pas qu'entre temps n'apparaissent ici et là quelques curiosités mécaniques qui eussent été utilisables à la guerre. Tel le tracteur à vapeur de Cugnot, expérimenté en 1770, et que son inventeur destinait à remorquer les pièces les plus lourdes du nouveau système d'artillerie du marquis de Gribeauval. La mauvaise tenue de route de ce matériel le fit abandonner aux essais. La même année, un Anglais nommé Richard Edgeworth dépose un brevet d'invention concernant un véritable roulement à chenille. Il n'excite aucun intérêt ; étant en bois, il ne pouvait avoir aucune endurance qui en recommandât l'adoption. L'idée est reprise en 1866 par l'ingénieur Clément Ader, auquel nous devons, trente ans plus tard, le premier avion ayant décollé avec son pilote à bord ; le maréchal Niel ne trouve pas cette invention susceptible d'être appliquée utilement aux transports de guerre.

Faut-il s'étonner de cette indifférence ? A la décharge des sceptiques, on relèvera que le XIX^e siècle ne disposait ni du moteur assez léger et assez économique qui eût été capable de propulser une pareille machine, ni du pneumatique qui eût donné au tracteur de Cugnot une tenue de route satisfaisante, ni des matériaux d'acier qui eussent fait de la chenille d'Edgeworth autre chose qu'une curiosité scientifique. L'invention du moteur à explosion allait changer les termes du problème, de même qu'à elle seule, elle allait résoudre l'antique question de la machine volante, en suspens depuis trois générations. Dès le début du XX^e siècle, dans les pays neufs, c'est-à-dire aux Etats-Unis, au Canada, en Australie, où les routes sont rares, où les fermes se relient à ces grandes artères carrossables ou à la voie ferrée par de mauvais chemins de terre, où les exploitations agricoles s'étendent sur des kilomètres de surface, on voit apparaître les premiers tracteurs à chenilles. En 1914, il existait, de l'autre côté de l'Atlantique, un certain nombre d'usines spécialisées dans ces fabrications. Parmi celles-ci, la maison Holt, dont les tracteurs exportés en Tunisie excitèrent l'infatigable imagination du colonel Estienne.

Dès cette époque, les états-majors des grandes puissances militaires de l'Europe possédaient donc tous les éléments nécessaires pour résoudre, du point de vue technique, le problème de l'arme cuirassée. S'ils ne portèrent aucun intérêt aux propositions du major Donohue, « chief inspector of military Mechanical transport », de l'armée britannique (1908), du lieutenant autrichien Gunther Burstyn qui proposa son invention aux états-majors de Vienne et de Berlin (1911), ou de l'Australien L. E. de Mole (1912), c'est que la portée tactique d'une pareille innovation leur échappa totalement. Personne, parmi les brevetés de l'époque, ne prévoyait la guerre de tranchées, ni le massacre de l'infanterie qui s'ensuivrait fatalement, sous le feu des armes automatiques. Les moyens techniques dont on disposait à la veille du premier conflit

mondial, paraissaient, selon les théoriciens militaires les plus réputés de l'Europe, tout à fait aptes à conduire l'offensive, jusqu'à sa conclusion radicale, telle que l'avait énoncée Clausewitz, savoir la destruction des forces organisées de l'ennemi, pourvu que le commandement demeurât, en dépit des crises inévitables de la bataille, animé d'une farouche volonté de vaincre. A Berlin, tout au plus se soucia-t-on de réaliser secrètement les matériels d'artillerie à grande puissance, destinés à ruiner en quelques heures l'obstacle de la fortification permanente franco-belge. On ne voyait donc aucune fonction au nouvel organe proposé par quelques rêveurs. Quant à la guerre de mouvement qui seule devait, semblait-il, entrer en ligne de compte, on se contenta, en France, en Angleterre et en Russie, de faire construire un certain nombre de véhicules blindés à roues, c'est-à-dire liés à la route.

(A suivre)

Major E. BAUER.
